

## INTERACTION DIRECTE : METHODES DE RECHERCHE, EPISTEMOLOGIE ET CONCEPTUALISATION (II)

### DIRECT INTERACTION: METHODS OF RESEARCH, EPISTEMOLOGY, CONCEPTUALIZATION (II)

Jean-Pascal SIMON<sup>1</sup>, Anamaria CUREA<sup>2</sup> & Anda FOURNEL<sup>3</sup>

Il s'agit de la seconde publication<sup>4</sup> issue du workshop qui s'est tenu, du 2 au 4 juin 2022, à Cluj, co-organisé par le département de philosophie de l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca (Roumanie) et le Laboratoire LIDILEM de l'Université Grenoble Alpes (France).

Le but de ce workshop était de s'interroger sur les méthodes de recherche et d'investigation et les modèles épistémologiques qui sous-tendent les démarches de description et de compréhension de ce qui se passe dans une interaction. Nous souhaitons croiser les conceptualisations et les méthodologies à l'œuvre dans l'étude de diverses formes d'interaction : humain-humain, humain-animal, homme-machine, etc.

Les articles qui suivent sont issus de travaux de chercheurs en philosophie, sciences du langage, psychologie, analyse conversationnelle, sciences cognitives, etc. Ils proposent chacun, avec le cadre disciplinaire qui est le leur, de définir la notion d'interaction, de présenter leur manière d'analyser les interactions afin de mieux comprendre les interactions dans leur réalité empirique.

---

<sup>1</sup> Maître de conférences en Sciences du Langage, Univ. Grenoble Alpes, Laboratoire LIDILEM, 38000 Grenoble, France. E-mail : jean-pascal.simon@univ-grenoble-alpes.fr

<sup>2</sup> Enseignante-chercheuse en linguistique à l'Université Babeş-Bolyai de Cluj-Napoca, Roumanie. E-mail : anamaria.curea@ubbcluj.ro

<sup>3</sup> Docteure en Sciences du Langage, Laboratoire LIDILEM, Univ. Grenoble Alpes, 38000 Grenoble, France. E-mail : anda.fournel@univ-grenoble-alpes.fr

<sup>4</sup> La Partie II du dossier thématique consacré à *Direct Interaction*, la première partie étant publiée dans le numéro d'août (*Studia UBB Philosophia*, Vol. 67, no. 2, 2022).



L'article de **Michael J. Baker** nous propose d'envisager l'interaction qu'est le dialogue comme un processus de pensée collective. En effet, si le dialogue est un objet travaillé depuis longtemps dans des disciplines comme la sociologie ou les sciences du langage, selon lui, les psychologues se sont encore insuffisamment intéressés à cette question et, selon l'auteur, une véritable psychologie du dialogue reste encore à élaborer.

C'est ce qu'il nous propose par une réflexion épistémologique et méthodologique sur le dialogue, autour du rapport individuel/collectif dans la perspective d'une psychologie du dialogue qui cherche à comprendre les processus multimodaux complexes par lesquels la pensée collective est engendrée dans le dialogue et émerge de celui-ci.

Dans son article, **Robin Zebrowski** examine des concepts phénoménologiques, comme l'intercorporité et l'incorporation mutuelle, en tant qu'outils nous permettant de donner sens aux expériences humaines via les systèmes de médiation. L'auteur s'interroge sur les effets des technologies, telle que Zoom, sur la cognition sociale et sur notre expérience perceptive de la socialité. Un nouveau cadre pour ce débat est proposé à partir de la notion d'intercorporité de Merleau-Ponty, évoquée en tant que repère pour appréhender la nature de ce « nous » ineffable qui émerge dans une interaction directe. En l'absence d'un espace corporel partagé, les systèmes de médiation tel Zoom échouent à assurer le cadre pour une interaction directe. La notion de « co-présence », définie par Merleau-Ponty, avec les recherches actuelles en cognition sociale éactive, montrent l'importance de l'engagement corporel dans un espace partagé. L'auteur met en discussion l'hypothèse d'une intersubjectivité seconde qui imite l'intersubjectivité première, et associe Zoom à un modèle d'interaction plutôt qu'à un facilitateur de l'interaction directe.

En partant de la conception de Dewey sur les interactions, en lien avec les notions d'expérience et de démocratie (transactions corps-esprit, organisme-environnement), **Ileana Dascălu** fait des suggestions pour l'enrichissement de la formation philosophique de manière à engager l'esprit et le corps - en augmentant la conscience socioculturelle et en générant des expériences d'apprentissage intégratives - et ajoute quelques exemples de la manière dont l'étude de la philosophie pourrait bénéficier de l'application d'une perspective interactionniste.

La vision de Dewey sur la dimension relationnelle et collaborative de la vie et sur l'enracinement de la philosophie dans l'expérience permet de construire une approche des interactions fondée sur la démocratie et l'éducation. L'autrice insiste sur le rôle crucial des interactions pour réintégrer les institutions d'enseignement dans la société et pour faciliter l'apprentissage par l'expérience, qui mobilise à la

fois la pensée et le corps. Deux propositions – connecter les écoles et les universités avec les musées et intégrer les arts en classe de philosophie – apportent une vision enrichissante du caractère multiple et dynamique de l'intelligence humaine.

**A. Fournel et A. N. Perret-Clermont** montrent que pour bien comprendre les tenants et aboutissants d'un dialogue, et ici ce qui se joue dans la réalité empirique d'un atelier de philosophie auquel participent des collégiens et leurs enseignants, il faut prendre en compte l'interaction dans sa globalité. En effet, si la finalité d'un atelier philo est de « philosopher », cette action de philosopher ensemble se fait dans un contexte transactionnel où se négocie un problème philosophique mais aussi des rôles, des places qui constituent les sujets en tant qu'acteurs psychologiques de l'interaction.

Pour cela, avec une approche empirique, elles analysent une séquence interactionnelle située en début de l'atelier philo, et nous montrent que le problème négocié n'est pas si commun que cela. Elles analysent finement l'enregistrement vidéo de la séquence avec une approche tout d'abord descriptive puis interprétative faisant des hypothèses sur le sens que peut avoir telle ou telle intervention pour chaque interactant. C'est à partir de cela qu'elles infèrent quel est l'objet ou les objets du problème pour les uns et les autres, au centre de la transaction.

**Ligia Stela Florea** envisage l'interaction à la fois comme un concept et un objet d'étude. Elle présente des analyses de trois exemples d'interaction : une interaction médiatique consistant en un débat politique télévisé lors des présidentielles de novembre 2004 en Roumanie, l'interaction représentée dans deux extraits d'œuvres littéraires, les *Parents terribles* de Jean Cocteau et *La chute* d'Albert Camus, et une tribune journalistique tirée du *Figaro* (09/2009).

Cette contribution présente une diversité d'approches complémentaires de formes d'interactions variées. Elle convoque ainsi des approches que l'on peut qualifier de larges, prenant en compte la situation dans sa globalité en tant que cadre, finalités, stratégies des sujets, tropes communicationnels. L'analyse des extraits littéraires propose de rendre compte des positions sociales des interactants. Enfin, l'analyse de la tribune journalistique permet de voir comment l'interaction est présente à travers la polyphonie des points de vue exprimés et le positionnement énonciatif du locuteur.

L'article de **Houda Landolsi** analyse une situation analogue à la première interaction étudiée par Ligia Stela Florea, une interaction télévisée entre deux interlocuteurs opposés politiquement, avec un journaliste qui prend part à l'interaction seulement pour garantir un cadre minimal permettant à celle-ci de se poursuivre.

La thématique du dialogue, porte sur les questions de l'identité et de l'intégration. L'auteure montre que la reformulation des dires de l'autre n'implique pas que l'on soit en accord avec celui-ci. Non seulement ce qui peut être considéré comme équivalence sémantique, entre l'énoncé source et l'énoncé reformulé, ne vaut pas accord mais, au contraire même, cette reformulation peut avoir une valeur argumentative allant dans le sens d'une orientation contre-argumentative. On peut aussi considérer que cela va outre une non prise en charge énonciative dans la mesure où Houda Landolsi montre que le reformulateur utilise le discours de l'autre pour le disqualifier aux yeux du public qui regarde l'émission.

Enfin, l'article d'**Eveline Cioflec** porte sur le jugement politique et la responsabilité herméneutique qui peut lui être attribué, en s'appuyant sur les travaux de Kant et d'Arendt. Le jugement politique est un jugement réflexif qui repose sur la représentation par l'imagination et qui n'a donc qu'une validité exemplaire.

L'autrice examine la possibilité d'une réconciliation entre le particulier et le général dans le jugement politique chez Arendt, en s'appuyant sur son interprétation du jugement esthétique réflexif de Kant, choisi au détriment de la « sagesse pratique » (*phronesis*). La vérité factuelle est au centre du jugement politique, en tant que lien entre le général et le particulier. L'objet même du jugement a un caractère herméneutique. En ce sens, seul le spectateur peut prendre distance, réfléchir et juger, être donc en même temps le siège du jugement réflexif et le créateur de l'espace publique.

Selon l'autrice, la vérité factuelle est une notion centrale dans le jugement politique chez Arendt et engage la responsabilité herméneutique. Elle dépend du narrateur, historien ou écrivain, elle est politique par nature. Pour Arendt, le jugement politique repose sur l'imagination et sur l'opinion. Il est représentatif, son objet est situé dans l'espace publique, créé (et recréé) par les spectateurs en fonction de leur interprétation des faits et des événements.